

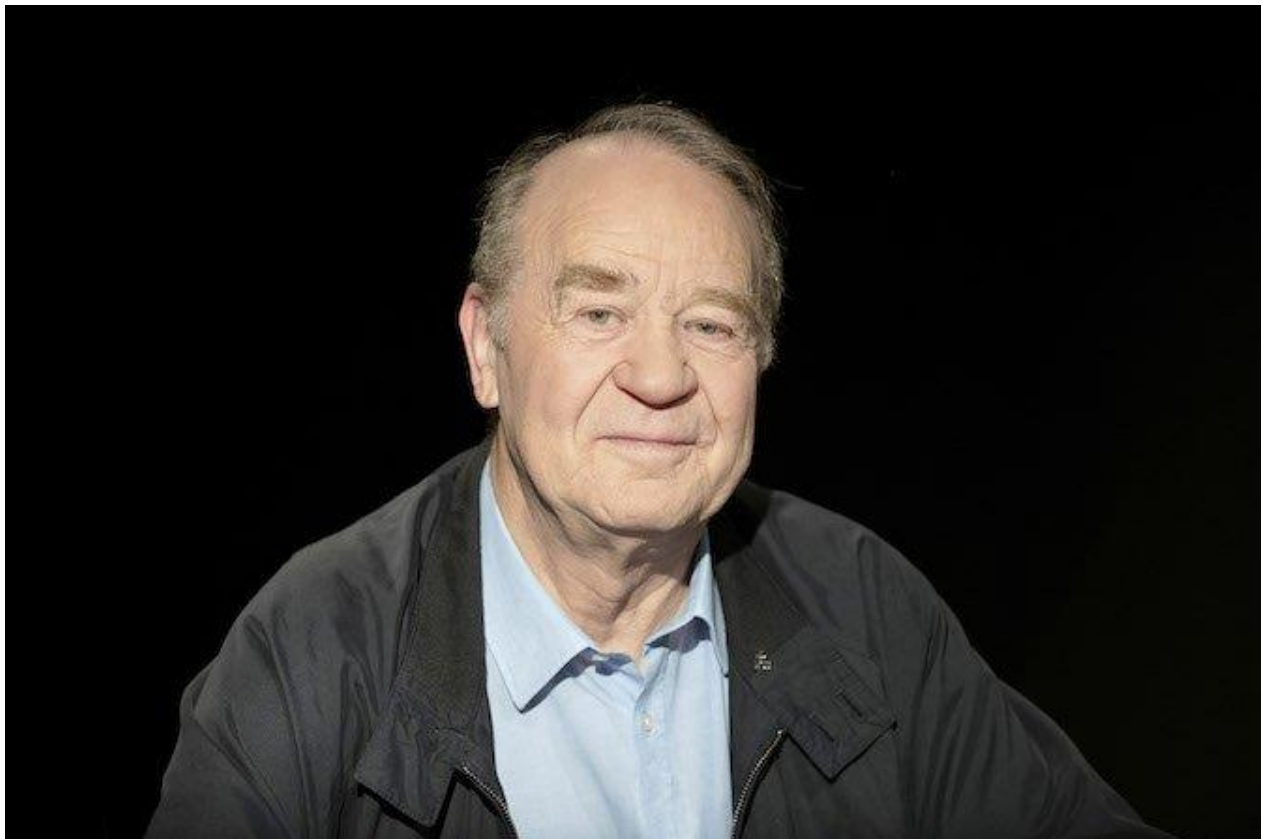
## Christoph Theobald : « L'actuel synode est une voie remarquable pour découvrir nos richesses »

[Interview] Expert pour le Synode sur la synodalité qui se tient à Rome du 4 au 29 octobre 2023, le théologien jésuite franco-allemand Christoph Theobald décrypte le tournant qu'est en train de vivre l'Église catholique.

### Interview Marie-Lucile Kubacki

Publié le 23/10/2023 à 11h15, mis à jour le 23/10/2023 à 11h15

• Lecture 12 min.



Christoph Theobald, le 8 novembre 2021. • CORINNE SIMON / HANS LUCAS

Alors qu'il publie l'ouvrage *Un nouveau concile qui ne dit pas son nom ?* (Salvator), Christoph Theobald nous accueille à Rome, au mitan du Synode sur la synodalité auquel il participe en tant qu'expert. L'occasion d'évoquer le moment présent et l'avenir de l'Église.

## **La crise que traverse actuellement l'Église catholique est-elle une crise parmi d'autres ou a-t-elle quelque chose de spécifique ?**

Bien sûr, l'Église a déjà connu d'autres crises, la séparation des deux poumons entre l'Orient et l'Occident au XI<sup>e</sup> siècle, la Réforme au XVI<sup>e</sup> siècle... Ce qui est particulier cette fois, c'est la mondialisation. En même temps que la colonisation, l'Église est devenue une Église mondiale, pour la première fois, au XX<sup>e</sup> siècle. C'est un premier élément tout à fait important, marqué par l'émergence d'une pluralité culturelle et une particularisation des unités culturelles. Ainsi, la question de l'unité se pose en des termes tout à fait nouveaux.

La crise actuelle peut être définie comme la superposition de deux conceptions de l'Église : une vision très uniforme autour d'une seule doctrine, une seule liturgie, une seule théologie morale, et une autre marquée par cette diversification qui émerge. Ce qui caractérise le plus cette situation ecclésiale et cette crise généralisée, c'est l'incertitude par rapport à l'avenir. Voilà pourquoi le pape François parle non pas d'une époque de changements, mais d'un changement d'époque.

## **Dans votre ouvrage, en vous appuyant sur les travaux du théologien Karl Rahner, vous évoquez l'entrée de l'Église dans une troisième époque.**

Avec Vatican II, nous avons commencé à entrer dans une troisième phase de l'histoire du christianisme. La première était celle du christianisme naissant, autour de la Méditerranée, marquée par l'expérience faite par les premiers chrétiens de la résurrection de Jésus et de la Pentecôte. La deuxième phase a débuté à la fin du II<sup>e</sup> siècle, quand le christianisme commence à habiter le monde méditerranéen et son environnement encore relativement proche et à adopter une forme ajustée à cet ensemble de cultures, tout en maintenant une certaine diversité interne.

Sans minimiser les césures historiques ultérieures, on peut dire que, préparé par la colonisation, le XXe siècle a connu l'émergence progressive d'un christianisme mondial dans un monde globalisé, marqué par des violences, des incertitudes et, depuis deux décennies, par la transition écologique. C'est une troisième phase qui a commencé. Michel de Certeau appelait à une réinvention de toute la tradition chrétienne, avec une nouvelle cohérence œcuménique à trouver.

## **Le synode est-il une tentative de réponse à la multipolarisation du monde globalisé ?**

Certainement, pour plusieurs raisons. Le synode est un organe représentatif de l'ensemble de la catholicité, avec une présence que l'on pourrait même souhaiter plus large, de délégués fraternels, représentants des autres confessions chrétiennes. Le plus émouvant dans les célébrations est que toutes les Églises locales sont présentes, et, quand des évêques, des laïcs ou des religieux, des religieuses et des prêtres prennent la parole, on entend chaque Église parler. C'est un organe représentatif qui, sans avoir le statut juridique d'un concile, a un statut quasi conciliaire par la présence de toutes les Églises et surtout par l'ampleur du questionnement qui, comme à Vatican II, porte sur la figure de l'Église.

Derrière la question de sa synodalité, se joue en effet le problème de l'interprétation des conciles Vatican I et Vatican II, plus particulièrement de la Constitution dogmatique *Lumen gentium* sur l'activité missionnaire de l'Église ; documents relus à partir de la perspective de l'égalité baptismale de tous les chrétiens. C'est précisément ce qui confère à ce synode une dimension conciliaire. Le fait que la phase de consultation dans les paroisses, les diocèses, les nations, les continents se soit déjà déroulée sous une modalité synodale montre qu'à tous les niveaux de l'Église nous sommes à la recherche d'une nouvelle manière de nous mettre d'accord, fraternellement.

## **Quelles conséquences concrètes cette approche pourrait-elle avoir sur l'architecture de l'Église telle que nous la connaissons aujourd'hui ?**

La conséquence de cela est que les responsabilités de chacun dans l'Église doivent être restituées à l'intérieur de ce qui nous est commun : l'égalité baptismale. Pour l'Église latine, il s'agit de réarticuler l'enseignement des

derniers conciles : Vatican I, qui a précisé les prérogatives du ministère de Pierre, celles du pape, souvent mal interprétées, de manière exclusive. Vatican II a avancé la notion de collégialité épiscopale ; l'institution du synode par Paul VI en 1965 est le premier fruit de cette collégialité épiscopale et de la communion des Églises, définies par Vatican II.

À présent, la nouveauté qui émerge concerne le cadre global fixé par le chapitre 2 de la Constitution *Lumen gentium* sur le peuple de Dieu. Si l'on met en valeur l'égalité des baptisés, quelle est alors la place des ministres ordonnés, des évêques et des prêtres à l'intérieur de ce cadre ? Il ne s'agit pas seulement d'une question de gouvernance. Nos sociétés sont fondées sur différents principes, comme l'idée du contrat social, de la séparation des pouvoirs, de la représentation populaire et du système du vote majoritaire.

Le principe de l'Église est différent : elle est fondée sur une « convocation ». Or, cette convocation divine par le Seigneur Jésus dans l'Esprit saint est symbolisée par le ministère ordonné. En ce sens, si le prêtre ne disait que : « *Le Seigneur soit avec vous* », il aurait déjà exercé sa fonction car il aurait convoqué la communauté qui ne peut se convoquer elle-même. Or chaque prêtre opère cette convocation de manière collégiale, en faisant partie d'un presbyterium, avec l'évêque à la tête d'une Église locale. L'Église tout entière est réellement présente dans chaque Église locale. Mais chaque Église est située au sein de la communion de toutes les Églises, rassemblées autour du successeur de Pierre, évêque de l'Église de Rome.

Pour en revenir à votre question sur l'architecture de l'Église, le pape François introduit deux nouvelles métaphores pour dépasser notre imaginaire pyramidal en évoquant une pyramide inversée, où la tête se trouve en dessous du corps ecclésial, car le ministère est au service des baptisés et de la mission de toute l'Église. L'autre métaphore qu'il emploie est celle du chemin, sur lequel l'évêque occupe une position mobile, se trouvant parfois au milieu de son peuple, parfois devant, parfois derrière... Insister sur cette mobilité est décisif si l'Église veut sortir d'une forme statique.

**Que cela peut-il changer dans l'expérience du paroissien lambda ?**

Nous restons prisonniers d'une certaine conception des choses selon laquelle quelques-uns font le travail, tandis que les autres assistent à ce qui est mis en place par les premiers. Bien évidemment, cette image est un peu caricaturale. Il existe des mouvements, des fraternités de toutes sortes, parfois des petites communautés, et les initiatives ne manquent pas.

Concrètement, il faut, par une pédagogie progressive, aider les chrétiens à comprendre que chacun compte dans l'Église et que celle-ci ne peut vivre sans untel, sans unetelle. Chaque chrétien a une manière personnelle de vivre sa foi, et cette perception du charisme de chacun, très présente chez l'apôtre Paul et redécouverte par Vatican II, n'a pas encore été mise en œuvre. Un charisme n'est pas un violon d'Ingres. Chaque chrétien est une manifestation de la grâce de Dieu avec toute son existence.

Comment nous aider mutuellement à découvrir cela ? La liturgie reste très hiérarchique, et certains espaces pourraient être ouverts à des échanges. Certains diocèses essaient de mettre en place des assemblées paroissiales : celles-ci doivent-elles être nécessairement animées par le prêtre ? Laisse-t-on vraiment la place aux uns et aux autres, à leur charisme spécifique ? Croyons-nous réellement que chaque chrétien, voire chaque être humain, a un charisme unique à mettre au profit de tous, les plus humbles étant les plus importants ?

## **D'une certaine manière il s'agit aussi de sortir d'une logique du sauve-qui-peut face à la crise des vocations.**

C'est le problème de fond. Nous sommes obnubilés par la crise. Si, dans les Églises d'Europe, on ne trouve plus de personnes prêtes à donner leur existence entière pour l'animation des communautés, ces Églises sont à moyen ou long terme condamnées. Donc nous les mettons sous perfusion. L'échange avec d'autres Églises, l'envoi de prêtres étrangers en *fidei donum* est une belle réalité, mais comporte une limite.

Le but de la pastorale est-il d'avoir des prêtres pour construire des communautés autour des quelques prêtres disponibles, ou de faire en sorte que les communautés qui existent deviennent sujets, en valorisant les richesses dont elles disposent déjà présentement ? Comment une synodalité peut-elle advenir ? La méthode pratiquée pendant l'actuel synode sur une Église synodale, à savoir la conversation dans l'Esprit, est une voie remarquable pour découvrir nos richesses réelles et nos charismes.

## **Des critiques expriment la crainte que cette conversation dans l'Esprit soit une manière d'esquiver la tradition et l'histoire de l'Église.**

La conversation dans l'Esprit est avant tout une expérience qui consiste à écouter chacun jusqu'au bout sur des questions précises. Prenez la question œcuménique. Au premier tour de table, chacun témoigne de la manière dont il vit cette réalité, dans un mariage mixte, dans un groupe de dialogue... Les autres écoutent et sont attentifs à la manière dont ce qui est dit résonne en eux. Au deuxième tour, chacun exprime ce qu'il a entendu, non pas son avis personnel, mais le fruit de son écoute. Dans un troisième temps, on rassemble les résonances et c'est à ce moment-là qu'apparaît l'argumentation, le versant plus intellectuel : avec les pour et les contre. On pèse les arguments.

À partir de cela, nous devons nous mettre d'accord sur ce que nous allons écrire. Nous identifions les points qui nécessitent des approfondissements et ceux sur lesquels des avancées sont possibles. Cependant, la conversation dans l'Esprit ne signifie pas que nous entendions des messages de l'Esprit ! Il s'agit d'une écoute « stéréophonique » : écouter la Parole de Dieu, la voix de Dieu, c'est écouter les autres et les résonances que leurs propos ont en nous, et confronter ce que nous entendons aux Écritures afin qu'à un moment donné, peut-être, nous puissions nous dire collectivement : voilà ce vers quoi nous oriente la voix de Dieu.

En ce qui concerne la Tradition, il nous faut d'abord définir le terme, tâche que Vatican II a admirablement accomplie. Quand on parle de tradition, cela se fait toujours dans le cadre d'une relation et d'un passage de relais : je transmets ce que j'ai reçu. Le kérygme (*la proclamation du contenu de la foi, ndlr*) n'est pas une abstraction mais une manière d'engager son existence dans l'Esprit et de livrer cela à d'autres. C'est très clair dans la Première lettre aux Corinthiens de l'apôtre Paul : « *Je vous ai livré ce que j'ai reçu moi-même.* » Les contenus (la Cène, la Résurrection) se situent dans ce jeu de relation entre la réception et la livraison, ou la transmission.

Cette vision de la Tradition apostolique a été reprise à différents moments de notre histoire, par saint Irénée, le concile de Trente et Vatican II... Ce dernier concile insiste pour la première fois sur les récepteurs de la Tradition. Pour le dire autrement, on ne reçoit pas la tradition de la même façon au III<sup>e</sup> siècle, au XI<sup>e</sup> siècle et au XX<sup>e</sup> siècle. On la reçoit différemment à Medellín, à New York, à Paris, dans la Creuse. Au sein de la Tradition, il y a une circularité continue

entre l'Évangile du Seigneur Jésus, telle Église et toutes les Églises et les récepteurs, marqués par leur culture. Cette circularité donne forme à la Tradition vivante et la constitue.

Le dogme offre des marqueurs, souvent formulés de manière négative, car les conciles ont été convoqués pour répondre à des hérésies. Par exemple, le grand concile de Chalcédoine (451), sur l'identité du Christ, indique des marqueurs : le Christ est vrai homme et vrai Dieu, sans séparation, sans confusion... Mais la Tradition ne peut être réduite à des marqueurs. L'enjeu est de marcher ensemble (en synode) à l'intérieur des marqueurs et, au fur et à mesure que nous avançons, de comprendre et de réinterpréter leur utilité. Ainsi, l'unité de la personne du Christ, qui est l'enjeu principal des grands conciles christologiques et trinitaires, est vécue et expérimentée comme mystère radical : on ne peut pas le définir, on peut le vivre, en entrant dans la suite du Christ Jésus.

## **En quoi cette méthode de la conversation dans l'Esprit vous semble-t-elle à même d'accompagner le changement d'époque ?**

Un peu partout en Europe et en Amérique latine, le concile Vatican II a été possible grâce à la pratique de l'Action catholique : *Voir, juger, agir*. Voir ce qui se passe dans la société, interpréter les signes des temps, pour aller vers l'action. L'archipélisation de l'Église a mis un frein à ce mouvement qui avait été initié. L'intuition du pape François n'est pas de revenir à ce *Voir, juger, agir*, mais, à travers la méthode de la conversation dans l'Esprit, des éléments de débat, leur orientation vers des décisions, d'introduire une nouvelle manière de répondre aux questions qui se posent aujourd'hui, dans l'encombrement des problèmes qui caractérise la situation actuelle de l'Église.

## **Si l'on acte l'éclatement culturel, doit-on en conclure qu'il faille moduler la doctrine en fonction des récepteurs ?**

Question tout à fait décisive qui émerge progressivement dans la conscience ecclésiale... Dans le Nouveau Testament, déjà, se trouvent diverses manières de dire l'identité dynamique de la foi chrétienne, qui constituent la structure fondamentale de la tradition chrétienne. Cette structure s'exprime à travers des formules comme celle, magnifique, de l'épître aux Romains : « *Si de ta bouche tu confesses que Jésus est Seigneur, et si tu crois dans ton cœur que Dieu l'a*

*ressuscité, alors tu seras sauvé.* » Ou comme la formule johannique : « *Nous sommes dans le monde, sans être du monde.* » Et il y a bien d'autres formules brèves de ce type dans les Écritures.

Alors que nous prenons conscience de la pluralité des cultures, notre tâche n'est pas de répéter les formules que nous avons forgées autour de la Méditerranée et en Europe, mais d'entendre la manière dont chaque culture permet de dire la mystérieuse identité de celui que nous appelons Dieu, du Christ, de l'Esprit saint, et de préciser le style de vie qui découle de cette foi, chacune dans sa propre langue. Cela s'appelle la Pentecôte, qui implique la reconnaissance mutuelle de tous. Jean XXIII rêvait de cela avec Vatican II, et la synodalité s'inscrit dans ce mouvement. Le philosophe juif allemand Franz Rosenzweig affirmait : « *La traduction est l'œuvre du messianisme d'aujourd'hui.* » Voilà ce que nous expérimentons au synode : quand telle personne d'une autre culture formule les choses d'une manière nouvelle pour nous, nous la reconnaissons en même temps comme chrétienne.

## **Lors du discours d'ouverture du synode, le pape François a dit que la grande œuvre de l'Esprit saint était l'harmonie, non pas l'unité. Comment comprendre ces paroles ?**

Il faut comprendre que c'est une métaphore musicale, qui fait d'abord appel à l'écoute et aux voix. Néanmoins, il n'existe pas d'harmonie sans dissonance. Ainsi, le pape est très sensible à la notion de tension et de polarité. Un de ses grands principes est que l'unité est plus importante que le conflit. Pour le dire autrement, que l'harmonie est plus importante qu'une série de dissonances qui s'isoleraient. Ce sont les personnes venues d'Asie et d'Océanie qui ont introduit cette notion d'harmonie. Et dans le jeu des métaphores qui est très important dans ce synode, l'harmonie est une manière plus concrète de parler de la communion et de l'unité.

## **Comment faire pour que la Pentecôte ne tourne pas à une nouvelle Babel ?**

C'est la question centrale. Il devient très difficile de faire corps, *a fortiori* dans une société où certains sociologues comme Jérôme Fourquet parlent d'archipélisation. L'individualisme peut avoir un côté positif au sens où tout itinéraire compte, mais il peut conduire à une immense solitude. Comment créer



des espaces et des lieux de rencontre où des expériences puissent être partagées et des guérisons, être vécues ? Cela ne peut se faire que par la rencontre effective. Dans une société où le numérique prend une place si importante et où tant de réunions se font désormais à distance, on éprouve à nouveau le besoin d'incarnation et de présentiel. Sur le plan de l'architecture de l'Église, la synodalité vécue à tous les niveaux est une manière d'éviter une nouvelle Babel. Mais ce n'est jamais acquis, et peut-être est-ce la conscience de cette fragilité qui est nouvelle. Certaines choses sont données une fois pour toutes, le Christ, la grâce et l'Église, donnée jusqu'à la fin des temps mais toujours en voie vers la Pentecôte ! Et en attendant, cette Babel est toujours là. Il faut donc recommencer à chaque génération et entre les générations. Et c'est là que le rôle de l'évêque se dessine pour l'Église.

## **En quel sens ?**

terme *pontifex*, « constructeur de pont », dit assez magnifiquement le ministère de l'évêque : rendre possible la transition entre Babel et Pentecôte, non pas en l'imposant, mais en la laissant advenir, en la canalisant, en la régulant... Le ministère de l'évêque est celui de l'harmonie. Il faut ouvrir des portes et entrer en contact. Dans ma communauté paroissiale, dans le Limousin, j'ai vu combien, lors d'événements douloureux, les gens commençaient à parler sur le parvis de l'Église, après la célébration dominicale. Les carapaces doivent tomber et, avec elles, les soupçons mutuels. Ce sont des processus longs et difficiles, et il faut se donner du temps. Cela ne peut pas se faire abstraitement et à coups de grandes déclarations.

## **Que faire alors de toutes les questions qui divisent (ordination des femmes et des viri probati, accueil des personnes LGBT+ ...) ? Font-elles partie de la démarche actuelle ou sont-elles destinées à être traitées *a posteriori* ?**

Tout en respectant le fait que nous sommes dans un processus, je dirais que le synode a d'abord pour but de se mettre d'accord sur une manière de procéder. Ceci est déjà bien avancé, de même qu'il existe un consensus sur la nécessité d'approfondir la formation pour les prêtres et les laïcs. À présent, nous sommes entrés dans une deuxième étape où un certain nombre de ces questions émergent : quel type de rapport avons-nous aux plus pauvres ? Comment intégrons-nous les LGBT+ ? La doctrine même doit-elle évoluer ?

Des nouvelles questions anthropologiques extrêmement difficiles se posent ; pour les traiter, il faudra peut-être un autre concile ! Ensuite, se posent toutes les questions liées à l'ordination, notamment des femmes au diaconat. Allons-nous trouver un consensus sur tel ou tel point ? Nul ne le sait. Mais plus nous trouvons une manière nouvelle d'avancer et d'échanger, non pas au niveau de nos opinions, voire nos idéologies, mais à partir des itinéraires des personnes et des communautés dans des contextes culturels divers, plus nous serons aptes à aborder des questions difficiles.

Il s'agit d'un processus long que ni ma génération ni peut-être la suivante ne verront aboutir. Nous nous trouvons à un tournant, les réponses à beaucoup de questions sont devant nous. Nous devons apprendre à vivre avec des questions qui n'ont pas encore trouvé leur solution.